

CHLOÉ
ARCHAMBAULT

L'ATOUT

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Antoine Fortin

Illustration :

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Révision : Laurence Taillebois

Correction : Nolwenn Gouezel

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste



chloearchambault_autrice

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-411-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-412-0

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-413-7

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

À ma mère

Même à ne rien faire, on transpirait.

L'agent Hodak a levé son verre de bière et scruté la foule d'un air distrait – tout le contraire de la tension qui l'animait. «Treize ans,» m'avait-il dit une heure plus tôt à bord de notre faux Uber. Treize ans qu'il travaillait pour le *Bureau* – prononcé à l'américaine –, à tâter ce qui se cachait sous les «dessous crasseux de l'humanité». Mais l'humeur n'était plus au bavardage : notre cible était en retard, et ces années de service à l'emploi du FBI semblaient avoir usé à la semelle ce qui lui restait de patience.

— Il est où, cet enfoiré ?

Sa question à mi-voix n'attendait pas de réponse. Hodak me souriait, je lui souriais en retour pour ensuite échanger avec lui quelques banalités : une mise en scène calquée sur les mimiques qu'affichaient autour de nous les invités de cette soirée mondaine à laquelle nous prenions part sous le couvert d'une invitation bidon.

La fête, un *cocktail party* organisé par un milliardaire du nom de Bennet, battait son plein au très sélect Beach Club Restaurant du Breakers, un hôtel de luxe de Palm Beach. Des visages empourprés s'animaient au sein d'une nuée de chemises impeccablement repassées et de robes griffées portées avec désinvolture. On s'exclamait, un Mango Bellini à la main, dans un tumulte démonstratif doublé d'une musique d'ambiance *son cubano*.

— Crevettes satay, *miss* ?

Des serveurs allaient et venaient. Hodak a congédié l'un d'eux d'un regard.

Tendu, le G-man.

— On sait qu'il est ici. Quelqu'un a dû vouloir lui parler *business* à l'intérieur.

Mon compagnon a serré la mâchoire en guise de réponse.

J'ai pris une gorgée de mon cocktail vodka-jus de canneberge, depuis longtemps tiédi. Un temps caniculaire sévissait en cette fin de journée de septembre. Et sans aucune brise pour rafraîchir la plage privée du Breakers, on y cuisait sous les rayons obliques du soleil.

Un éclat de rire en cascade a fusé à ma droite. Une femme aux cheveux blond platine racontait une anecdote à un petit groupe d'amis. Ses cheveux, complètement plats, effleuraient ses épaules lorsqu'elle bougeait, tel un pan de rideau rigide. Des cheveux de femme riche.

— *Oh my God, Kiki!*

L'auditoire s'esclaffait. Comment c'était de s'appeler Kiki et de boire du champagne en compagnie de cette clique richissime d'*Amerikanskiy*? Des baisers aériens, des compliments. Les gens fortunés du *Sunshine State* semblaient flotter bien au-dessus du quotidien de l'Américain moyen. Et le tout sans jamais se geler les doigts ni avoir à enfiler des bottes. Pas étonnant qu'Oleg Balakin l'avait préféré aux trottoirs glacés de Moscou.

— Encore cinq minutes et on part faire un tour.

L'agent Hodak n'en pouvait plus d'attendre.

Celui qui jouait ce soir-là le rôle de mon petit ami a repris une gorgée de bière. Rencontré dans la matinée, Matt Hodak m'avait plu dès les premières minutes, et ce, même si je souhaitais être ailleurs. Avec son visage buriné et son nez sans complexe qui semblait mettre au défi le destin de lui montrer de près de quelle mocheté il était encore capable, mon compagnon était direct, sanguin, et tout à fait sympathique. Hodak aimait son travail d'agent, cela se dégageait de chacune de ses particules. Quoique, depuis certains remaniements au *Bureau*, « ce

n'était plus comme avant ». On privilégiait désormais la « loyauté » envers le président Baker depuis sa réélection. La compétence et l'expérience venaient derrière.

J'ai souri à une fille d'environ mon âge – la mi-vingtaine – qui venait de renverser du mousseux sur son chemisier : tamponnage immédiat par son petit ami buveur de martini, armé d'une serviette.

Hodak et moi n'étions pas seuls. Deux membres de l'équipe nous attendaient dans une fourgonnette garée dans le stationnement de service de l'hôtel. Deux autres agents s'affairaient incognito autour du restaurant. L'un d'eux, habillé en jardinier, réparait avec une attention de chirurgien un énorme bac à fleurs sur le côté de la terrasse. Le second, vêtu de l'uniforme du personnel de plage, nettoyait avec pulvérisateur et chiffon le mobilier de la piscine principale de l'hôtel, à une vingtaine de mètres du Beach Club.

Moi, ici ? Nécessaire ?

Aucun de mes coéquipiers ne connaissait ma véritable identité, et pour cause. Après avoir été retrouvée par mon père à l'Université McGill et l'avoir suivi en Californie, j'étais devenue Rose Ellis, la fille de Michael Ellis, le pseudonyme de ce paternel inattendu – de son vrai nom Nikolaï Belinski –, comme moi un ex-agent du Service des renseignements extérieurs de la Fédération de Russie, le *Sluzhba Vneshney Razvedki*, communément appelé le SVR, ou tout simplement le Service. Ma mouture originale – Ekaterina Yegorova, alias Nina Palester, ex-agente russe implantée à l'Ouest avec sa fausse famille dans le cadre du Programme des Illégaux, ayant vécu à Montréal et sa banlieue pendant quinze ans – avait été enfouie par la CIA dans les tréfonds de son *National Resettlement Operations Center*, ce qu'on appelait NROC, l'unité des transfuges. *Goodbye Nina, hello Rose.*

Une doyenne en robe caftan multicolore a pointé son index alourdi de pierreries vers mes sandales à talons hauts, prêtées pour la soirée.

— J'adore vos chaussures. *Gorgeous.*

— Merci.

Je n'avais nullement souhaité faire partie de cette mission en Floride. En fait, je ne voulais plus prendre part à ce genre de travail. Et pourtant, j'avais dit oui à Peter Jenkins, mon supérieur, promu trois mois plus tôt au poste par intérim de *Deputy Director of National Intelligence for Mission Integration* au sein de l'ODNI, ou pour ceux qui n'aiment pas les acronymes, l'*Office of the Director of National Intelligence* des États-Unis. Une fonction qu'il occupait depuis le renvoi de son prédécesseur par Mitchell Baker, réélu à la Maison-Blanche pour un second mandat. Plus de vingt pour cent des postes de dirigeants étaient présentement vacants à l'ODNI, ce qui faisait frémir Jenkins. « Tout ne tient qu'à un fil », m'avait-il expliqué au lendemain de sa nomination, employant du même coup l'une de ses expressions fétiches. Et ceux qui restaient en place « cumulaient les tâches ». Jenkins, à titre d'exemple, devait conjuguer cette affectation supplémentaire et son travail de directeur adjoint du *Foreign Malign Influence Center*, une nouvelle division de l'ODNI créée en 2022.

Dans ce contexte de désorganisation semi-chaotique, j'avais accepté de rendre service. Et mon « oui », même récalcitrant, m'avait valu d'être ajoutée in extremis à une équipe qui planifiait l'exfiltration d'un expatrié moscovite. « C'est une mission d'un jour qui débute dans quarante-huit heures », m'avait expliqué Jenkins. « Et ils ont besoin *asap* d'une interprète russe. » Personne n'allait me poser la moindre question : le FBI était en manque criant de personnel depuis la dernière ronde de mises à pied orchestrée par le nouveau « directeur de l'efficacité » nommé par Baker. Mon billet d'avion avait été acheté illico pour le vol de nuit du lendemain à destination de Palm Beach. Je m'étais présentée au *Bureau*, on m'avait breffée. Mon rôle, à moins que mes services d'interprète ne soient requis, se résumait à faire semblant d'être la compagne d'Hodak lors d'une soirée tape-à-l'œil. Un accessoire de couverture additionnel pour notre chef de mission.

Un couple a fait quelques pas de salsa en roulant vigoureusement des hanches devant le bar extérieur, au grand plaisir de leurs amis qui ont immédiatement sorti leur téléphone. *Viva Instagram!*

Sérieusement. Pourquoi je suis là?

N'eût été le manque de personnel du *Bureau*, aurais-je pu refuser la demande de Jenkins? Le vétéran de la communauté du renseignement m'avait apporté un soutien discret mais constant depuis que je m'étais installée chez Nikolai, à Santa Barbara. D'abord, en me proposant du travail au NCSC, le *National Counterintelligence and Security Center* – mes connaissances et mon expérience au sein du SVR faisaient de moi « une candidate hors pair » –, une offre que j'avais déclinée : le renseignement américain, ce n'était guère mieux que travailler pour les Russes. Puis en me proposant un emploi contractuel au *Foreign Malign Influence Center*, une unité de l'ODNI dont le mandat était de protéger l'intégrité du processus électoral américain, ce à quoi je pouvais conceptuellement me rallier. Un travail à temps partiel et à distance qui me permettait de poursuivre mes études de deuxième cycle en sciences informatiques à l'Université Stanford – une demande spéciale de ma part – et excluait de facto toute opération sur le terrain. Jusqu'à son coup de téléphone.

Hodak a de nouveau levé son verre, pour se raviser l'instant suivant.

— *Fucking russki.*

J'ai souri à mon compagnon, qui ne pouvait deviner que j'étais tout aussi russe que celui qui le faisait pester.

Notre cible était un *hacker* de vingt-neuf ans, anciennement à l'emploi du groupe Cozy Bear, une division non officielle du renseignement russe spécialisée dans le piratage de serveurs ultrasécurisés et l'ingérence politique. Doué pour la magouille Internet, Oleg Balakin était devenu maître-blanchisseur de fonds sur la *blockchain* avant de quitter la Russie pour Miami, cinq ans plus tôt. Des clients aux fortunes de nababs le payaient pour faire transiter des sommes astronomiques, et non déclarées

à l'impôt, par différents mixeurs de cryptomonnaies, ce qui leur permettait d'échapper aux autorités fiscales. Mais certains de ses clients lui demandaient aussi d'effectuer pour eux des versements discrets en argent virtuel à des organisations politiques américaines marginales sur lesquelles le FBI enquêtait depuis des mois. En échange d'une nouvelle identité, offerte dans le cadre du programme de protection des témoins, Balakin s'était engagé à fournir à la Division des enquêtes criminelles du *Bureau* – dont Hodak et son équipe faisaient partie – sa liste de clients et le détail de ces transferts de fonds.

Mais l'intérêt du *Bureau* pour le *hacker* ne se limitait pas aux transactions qu'il effectuait pour sa clientèle. Oleg Balakin était également un « collecteur non traditionnel » d'informations pour le compte du gouvernement russe : quelqu'un qui partageait avec la mère patrie tout ce qu'il apprenait sur ses clients et ce pays où il faisait fortune, sans faire officiellement partie d'une agence de renseignement. Cette activité suscitait l'intérêt de la Division de la sécurité nationale du FBI, qui voulait elle aussi mettre le grappin sur Balakin pour des motifs qu'elle n'avait pas, selon Jenkins, daigné pleinement partager avec Hodak et son équipe aux affaires criminelles. Des motifs qui, toujours selon Jenkins, faisaient en sorte que cette opération d'exfiltration avait été planifiée dans le plus grand secret, l'ODNI et sa nouvelle directrice récemment nommée par Baker n'en ayant été informés que quarante-huit heures avant qu'elle ne se mette en branle.

Que Balakin ait soudainement contacté le FBI la semaine précédente pour discuter d'une entente avait, aux dires de Matt Hodak cette fois, surpris l'équipe qui enquêtait sur lui. Le *hacker*, qui affirmait maintenant craindre pour sa vie, avait expliqué à ses interlocuteurs qu'il était invité chez un client à Palm Beach durant le long week-end de la fête du Travail. Il avait cependant refusé de quitter l'endroit seul pour rencontrer des agents en marge de cette visite, étant farouchement convaincu qu'on l'épiait. Le client, Peter Bennet, organisait toutefois, comme à son habitude, son célèbre cocktail du

dimanche soir au Breakers, avant le lundi férié. Une opération avait donc été planifiée en quatrième vitesse afin de rencontrer Balakin sur place et de l'exfiltrer en douce parmi la foule.

J'ai pris une autre gorgée de mon cocktail qui n'était plus que des glaçons fondus. Droit devant, la piscine principale de l'hôtel, entourée de chaises longues, offrait aux clients une vue spectaculaire sur l'océan Atlantique, mais personne ne s'y trouvait. Le ciel s'était assombri au cours des dernières minutes et de lourds nuages gris glissaient maintenant vers la côte. Combien y avait-il de piscines au Breakers ? De chaque côté du Beach Club, les pelouses et les terrasses de l'établissement s'étiraient au loin, impeccablement tenues. L'endroit était un fantasme d'opulence clairsemé de palmiers. Le *fantaziiland* par excellence de tout bon Slave qui attend sur le pavé par un matin d'hiver son autobus de la Mosgortrans – ce joyau du transport public moscovite – en se gelant les pieds.

Hodak a terminé d'un trait sa bière et remis son verre à un serveur.

— *Alright*. On bouge.

J'ai vidé mon verre et l'ai déposé sur une table d'appoint. Mon partenaire a galamment placé son bras dans mon dos et, tout sourire, nous nous sommes dirigés à travers la multitude vers l'extrémité avant du patio : un développeur immobilier de petite envergure, fin de la trentaine, et sa compagne d'une douzaine d'années sa cadette, visiblement épatés de se frotter à ce gratin de gens infiniment plus chics qu'eux.

Mon compagnon s'est penché à mon oreille.

— Bennet à trois heures.

— Je sais.

Il était impossible de ne pas remarquer l'hôte de cette sauterie huppée. Grand et lourd comme un joueur de football américain, une manne de cheveux argentés, une chemise blanche qui contrastait avec son teint basané, « le roi des résidences pour aînés » – *the King of Assisted Living* –, comme on le

surnommait en Floride, se pavanait, un cigare à la main. Nous ayant aperçus, il s'est dirigé vers nous.

— Peter Bennet. Bienvenue à mon party de la fête du Travail.

Des dents blanches comme de la nouvelle neige, un profil de vedette. Mon prétendu *boyfriend* a saisi la main tendue du milliardaire.

— Enchanté. Tom Burns de Greenridge Developement, à Palm City. Et voici ma fiancée, Cynthia. Votre soirée est un véritable succès. Vous avez vraiment choisi l'endroit parfait.

Bennet a lancé vers la cime d'un cocotier une bouffée de cigare.

— Vous devriez plutôt féliciter ma femme. C'est elle qui adore le Breakers et qui insiste chaque année pour que ce soit ici. Elle ne s'en lasse jamais, même si nous avons une maison juste à côté, sur Flagler Drive. Alors, entre nous, pourquoi dire non à une femme magnifique qui me rend heureux?

Un sourire pour Cynthia et un clin d'œil canaille pour l'homme qui lui tenait la taille, suivi d'un regard panoramique satisfait.

— Évidemment, tout ça me coûte la totale. Mais l'Amérique a besoin d'avoir des endroits comme ici, pas vrai? Les gens qui ont réussi dans la vie les méritent. Et les autres doivent voir ce que c'est que d'avoir du véritable fric, pour être motivés à travailler.

Un égotisme sans complexe jaillissait du richard comme de l'eau d'une fontaine. J'ai soudainement eu envie de voir notre hôte s'étouffer avec son cigare de caïd. Mon compagnon s'est empressé de rire grassement du ventre.

— Bien dit! Rien de mieux que l'envie d'être riche pour se lever de bonne heure chaque matin.

Près de la piscine, une silhouette sombre s'est esquivée en direction de la plage. Vêtue de noir – c'était sa marque de commerce, toujours en noir. J'ai posé ma main sur l'avant-bras de mon pseudo-fiancé.

— Chéri, ça te dérange si on marche un peu vers la mer? J'ai l'impression de manquer d'air tellement il fait chaud.

Hodak a rapidement parcouru l'horizon du regard et repéré le *hacker*.

— Ah ouais? OK, chérie, on y va.

Notre hôte s'était éloigné pour saluer un autre groupe – nous n'existions déjà plus – et se fichait éperdument de notre sortie précipitée. J'ai suivi Hodak à travers la foule en ayant l'air de m'amuser follement. Balakin avait bifurqué vers la droite et se dirigeait maintenant vers un escalier qui permettait aux clients de l'hôtel de descendre sur la plage.

— Il descend.

— *Motherfucker*. Il fait quoi, ce con?

Hodak serrait les dents, visiblement contrarié. Nous avons franchi à la hâte le parterre de chaises longues en direction de l'escalier. L'agent déguisé en personnel de plage a compris ce qui se passait et s'est lui aussi dirigé d'un pas rapide vers la rampe d'accès. Un claquement a retenti et m'a fait m'arrêter sec, tout comme mon faux fiancé.

— *What the hell?*

Mon compagnon rugissait à mi-voix, ne sachant plus où donner de la tête. S'agissait-il d'un coup de feu ou d'un simple pétard? En Amérique, l'un et l'autre se pouvaient. Deux secondes d'hésitation avant de continuer vers l'escalier en compagnie de l'autre agent – un type du nom de Marty – qui nous avait rejoints. Mais plus bas sur la plage, Balakin avait disparu.

— *Fuck!*

Hodak rageait maintenant à voix haute. Le *hacker* s'était-il enfui? Au-delà des chaises longues empilées et des parasols ficelés pour la nuit, la plage du Breakers rejoignait un immense mur de ciment qui marquait le début d'une propriété privée aux allures de forteresse. J'ai regardé au loin et aperçu Balakin, qui s'y dirigeait en courant.

— Il est là!

Nous avons dévalé l'escalier et foulé le sable au galop. Mes chevilles se sont tordues dans mes sandales à talons et j'ai dû m'arrêter en jurant pour les enlever pendant qu'Hodak et Marty s'élançaient à la poursuite du *hacker*.

Shit. Shit. Shit.

Les petites boucles résistaient. J'ai recommencé à courir, pieds nus, quelques secondes plus tard. Droit devant, la muraille d'environ trois mètres de hauteur s'étirait telle une falaise jusqu'aux premiers remous d'eau salée. Mais la marée basse semblait avoir dégagé une bandelette de petites roches qui permettait d'en contourner l'extrémité – Hodak et Marty s'y dirigeaient à toute vitesse. On ne voyait déjà plus Balakin, présumément déjà passé de l'autre côté. J'ai couru plus vite encore, pendant que mes amis du *Bureau* disparaissaient derrière le mur et, l'instant d'après, dû m'enfoncer dans les vagues jusqu'aux genoux afin d'éviter la rocaille à sa base qui aurait pu me blesser les pieds.

De l'autre côté du rempart, Balakin, Hodak et Marty filaient sur une grève étroite le long de la propriété qui s'étendait sur une centaine de mètres. J'ai recommencé à sprinter sur le sable mouillé. Et les ai vus disparaître de nouveau, vers la droite, derrière un second mur qui marquait la limite opposée du domaine.

Plus vite.

J'ai redoublé d'efforts pour l'atteindre et constaté, après l'avoir contourné, que j'étais sur une plage publique. Toute seule. Mes poumons frisaient l'explosion. J'ai ralenti, puis marché pour reprendre mon souffle. Où étaient-ils passés?

Il faisait sombre maintenant. Le moment du soir où Baba Yaga emporte avec elle les enfants désobéissants. Juste avant que la nuit ne pousse les dernières lueurs du jour de l'autre côté du monde. Le bord de mer était large et plat, et remontait en pente douce recouverte de hautes herbes vers une rangée de palmiers derrière laquelle les silhouettes géométriques de quelques résidences se détachaient en contre-jour.

Une rue?

J'ai traversé la végétation de la plage en me blessant les pieds sur des pousses séchées qui coupaient comme de petites lames, et atteint une rue étroite, parallèle au littoral. Des haies épaisses et noires, aussi hautes que des lampadaires, se dressaient de

l'autre côté du bitume. Des grilles de métal, visibles à certains endroits derrière les haies, confirmaient ce qui me semblait clair : Balakin et les deux agents qui le poursuivaient n'avaient pas pu traverser ces haies pour rejoindre les propriétés qui se trouvaient derrière. Ils avaient dû suivre la rue. Et ensuite ?

Réfléchis.

L'intersection la plus proche était celle qui se trouvait sur le côté de la propriété-forteresse. La petite rue qui longeait le bord de mer butait à cet endroit contre la muraille du jardin de l'opulente demeure – toute blanche cette fois, et agrémentée de grilles – et bifurquait à angle droit vers la gauche. Je m'y suis rendue en joggant. Un long ruban d'asphalte, bordé de palmiers et encastré de murets et de haies, s'enfonçait vers l'intérieur du quartier. Rien ne se trouvait sur cette rue, pas même une voiture stationnée. J'ai pressé le pas pour atteindre l'intersection suivante, une quarantaine de mètres plus loin, où un réverbère de style ancien éclairait faiblement le trottoir. Un poteau indicateur s'y trouvait. J'ai levé les yeux et senti mon cœur bondir dans ma poitrine.

Flagler Drive.

C'était le nom de la petite voie d'accès transversale qui s'ouvrait de chaque côté de l'intersection, inscrit sur une plaquette de métal. La rue où Peter Bennet possédait une maison. Là où Balakin s'était sans aucun doute enfui. Mais laquelle de ces propriétés était celle de Bennet ? Flagler Drive s'étirait vers la gauche sur une distance d'environ cinq cent mètres, mais prenait fin à ma droite une centaine de mètres plus loin, face au terrain de golf de l'hôtel. La même distance que nous avions parcourue à la course sur la plage.

À droite ? À gauche ?

J'ai cessé de respirer et écouté le silence.

Un cri étouffé à ma droite, suivi d'un autre. On se battait ? J'ai dévalé dans la pénombre la petite allée mal éclairée, aussi étroite qu'une ruelle et assombrie de surcroît par de la végétation qui envahissait çà et là le ciel. Une grille laissée ouverte est apparue sur le côté droit. Je me suis arrêtée. Tout au fond d'une

allée de pavés, un homme recevait une volée de coups de poing au visage. Empoigné par son assaillant devant un garage à trois portes.

J'ai filé sur le côté de l'entrée pour avancer, dissimulée dans l'ombre. L'homme qui recevait les coups s'est effondré et son agresseur a immédiatement disparu vers la droite. J'ai continué d'approcher et senti ma gorge se serrer.

Hodak.

J'ai couru jusqu'à lui. Mon compagnon était étendu par terre.

— Matt. Matt, c'est moi. C'est Rose.

Hodak a cligné des yeux et tenté de relever la tête. Je me suis placée derrière lui pour l'aider à s'asseoir. Sa lèvre saignait. Son visage était tuméfié et son œil gauche fermé et gonflé. Il a placé une main au sol pour essayer de se relever, mais a tout de suite semblé étourdi et s'est laissé retomber.

— *Fuck.* Tu as ta licence?

— Ma licence de port d'armes? Oui, je l'ai.

Je venais de mentir à Hodak. Mais à voir le traitement qu'on lui avait administré, il me fallait une arme. L'agent du FBI m'a tendu un revolver sorti de l'intérieur de sa veste.

— *Go!* Marty est quelque part autour de la maison. Il faut les empêcher de prendre Balakin.

J'ai saisi son arme – un Glock, relativement léger – et me suis glissée sous une arche de treillis qui menait au jardin, transformé par l'obscurité en clairière tropicale. Des plantes immenses poussaient de part et d'autre de la pelouse, des cascades de fleurs débordaient d'énormes bacs. Au centre du terrain, une piscine rectangulaire éclairait d'une faible lueur turquoise une terrasse et des meubles de jardin.

La maison se trouvait sur la gauche. Un large bâtiment de deux étages en stucco grisâtre. Un truc monumental, d'allure néo-classique. Des portes vitrées, fermées pour la nuit, permettaient d'y entrer à partir d'un patio d'où on accédait à la piscine par une allée de pierre. Plus loin, à l'extrémité de la maison, des portes plus petites, dont l'une était ouverte, menaient à une terrasse intime au fond du jardin.

J'ai traversé la pelouse vers cette entrée pour me faufiler à l'intérieur. Tout était noir dans le mini-palais. La pièce où je me trouvais – une sorte de salon informel – était presque entièrement occupée par un énorme sofa en forme de demi-beigne, à la mode des années soixante-dix. Un macaroni cyclopéen, recouvert de velours. Deux fauteuils mous de style « poches de grains » et une table basse métallisée lui faisaient face.

Je me suis collée contre la paroi et j'ai tendu l'oreille. Tout était silencieux. Et pourtant, il devait bien y avoir quelqu'un tout près, voire peut-être dans cette pièce. Parce que c'était ce que j'aurais fait, si j'avais moi-même été planquée à l'intérieur : me positionner près de la porte ouverte. Celle qui permettait d'entrer dans la maison, ou d'en sortir. Me planquer et attendre. Derrière le sofa ? Je me suis accroupie pour avancer lentement à quatre pattes. Et suis restée figée sur place. Un homme était blotti contre la partie arrière.

Balakin.

Un doigt sur la bouche pour lui faire signe de garder le silence. Il m'a fait oui de la tête. Je me suis approchée pour que nous puissions chuchoter.

— FBI. Tu dois venir avec moi.

Il a examiné le revolver que je tenais à la main.

— OK.

Sa réponse était venue sans émotion, presque trop calmement. Comme s'il s'attendait à ce que quelque chose du genre se produise, ou qu'il en avait l'habitude. Et un sentiment étrange m'a soudainement envahie. Je l'ai regardé et j'ai eu l'impression que je le connaissais. Mais il fallait d'abord nous extirper de ce pétrin.

— Il faut sortir d'ici. Les agents sont là. Ils vont te protéger.

Il m'a dévisagée de ses yeux sombres sous des sourcils noirs comme des traits de charbon. Des cheveux de jais lui retombaient sur le front.

— Tu es tellement naïve.

Le *hacker* s'exprimait sans problème dans une langue autre que le russe. Pourquoi le FBI avait-il cru nécessaire de

s'adjoindre les services d'une interprète ? Des bruits ont soudainement retenti dans la maison. Quelque chose de lourd – un fauteuil ? – était tombé par terre. Un cri a suivi, puis un tohu-bohu de bousculade. Marty était-il en danger ? J'ai saisi le bras de Balakin.

— Attends-moi ici.

Il a acquiescé sans me quitter des yeux.

Je suis sortie de derrière le sofa et me suis dirigée vers le fond de la pièce. Les battants vitrés qui s'y trouvaient, à moitié ouverts, menaient à un vestibule ovale de style « cathédrale », nu et froid, dont le plafond était aussi haut que celui du deuxième étage. Un escalier circulaire – hommage au Guggenheim ? – s'enroulait contre le mur jusqu'au palier supérieur. La porte d'entrée de la maison s'ouvrait au centre de la pièce.

Les bruits provenaient d'un salon sur ma gauche. Je m'y suis précipitée. Au centre de la pièce, Marty et un homme se battaient. J'ai levé mon arme, incapable de tirer sans risquer de blesser mon compagnon de mission.

— Marty ! Bouge !

Quelque chose s'est déplacé derrière moi, mais il était trop tard. Une main m'a tout à coup écrasé la gorge, aussi rigide qu'une tige de métal. Un homme, agile et musclé, me compressait le larynx en me tenant fermement contre sa poitrine. J'ai levé mon bras droit pour tirer un coup de revolver vers l'arrière, mais sa main libre a saisi le baril, me forçant à le garder pointé vers le plafond.

— *Rybak rybaka vidit izdaleka, Ekaterina Yegorova.*

« Un pêcheur sait reconnaître un autre pêcheur. »

Ses mots, murmurés à mon oreille, ont coulé en moi comme du venin. J'ai cessé de résister, un instant qui ne finissait plus. Mais la terreur a soudainement décuplé mes forces. J'ai appuyé sur la gâchette et tiré un coup de feu, puis lâché mon arme et plié les genoux en tirant violemment mon corps vers le bas. Juste assez pour atteindre l'entrejambe de mon agresseur. J'ai saisi ses testicules et les ai tordues de toutes mes forces. « À pleines mains », m'avait enseigné Dimitri, mon père adoptif

officier du SVR, alors qu'il remuait, par un après-midi d'automne, un chaudron de potage. « Entre te faire tuer et tordre une paire de couilles, tu y vas à pleines mains avec les couilles. »

Mon agresseur a hurlé et desserré son emprise, lâchant du même coup le Glock, qui a ricoché sur le plancher de marbre. Je me suis libérée brusquement en pivotant. Le revolver gisait à quelques pas. Je me suis lancée dessus pour le saisir pendant que Marty s'écroulait par terre. Je me suis retournée, l'arme au poing, au moment où mon adversaire retirait de sa gaine un couteau de combat sanglé sur sa cheville. J'ai tiré encore une fois. Il s'est plié en deux en saisissant son ventre.

Dehors, une portière a claqué, suivie de pas précipités.

— *Poshli!*

L'agresseur de Marty s'est échappé en direction de l'arrière de la maison après avoir crié à son acolyte de filer, lequel s'est aussitôt enfui par le vestibule en titubant. J'ai rejoint mon compagnon de mission qui se tenait la poitrine à deux mains, assis sur le plancher. Ses doigts et sa chemise étaient maculés de sang.

— Marty, t'es correct?

— Oui. Ça va. Ça va aller.

Il a essayé de respirer profondément, a grimacé de douleur.

— Tu dois trouver le Russe.

J'ai couru pour retourner dans la pièce où j'avais laissé Balakin, et fait le tour du sofa en coup de vent.

Fuck.

Je suis sortie en trombe dans le jardin, ai fait quelques pas sur la pelouse. Un éclair a soudainement illuminé le ciel, puis un second. Plus personne ne se trouvait dans la clairière de luxe. Balakin et ses traqueurs s'étaient enfuis.